

RICHARD WITCZAK

LE CRIME DE L'ORFÈVRE  
*et autres histoires  
étranges*



 **BOOKELIS**

Richard Witczak

Le crime de l'orfèvre  
et autres histoires étranges

Nouvelles

Un banquet bien arrosé

Une singulière destinée

Service compris

Une rencontre imprévisible

La valise

L'abominable vérité

Fatale décision

Du même auteur

Romans

Couleur crépuscule

Julien déraciné

La trajectoire du point

Mort d'un notaire de province

## Le crime de l'orfèvre

« M. Van Bruck, je vous présente Jonathan Breck, notre maître joaillier. »

Interrompant mon ouvrage, je levai les yeux sur le visiteur qui portait une mallette à la main et précédait M. Josef, mon patron.

Après de cordiales salutations, M. Van Bruck posa sur mon établi sa petite valise dont il ouvrit le couvercle me faisant découvrir une bien curieuse chose.

« M. Breck, j'aurais un travail délicat à vous proposer. »

À peine venait-il de formuler sa demande que M. Van Bruck sortit de l'écrin où il était calé, une sorte de châssis rectangulaire en métal ajouré. En prenant celui-ci des mains de mon client, je remarquai que c'était un objet en bronze, de facture très ancienne. À l'intérieur, on pouvait apercevoir, enchâssé comme un diamant, une forme ovale, de matière minérale, qui s'apparentait à un œuf d'autruche, de couleur noir brillant, dont il semblait

*Le crime de l'orfèvre*

avoir les proportions. Me tournant vers le propriétaire, je l'interrogeai, intrigué.

« Où avez-vous trouvé ceci ?

— Chez un antiquaire.

— Vous connaissez sa provenance ?

— Pas le moins du monde.

— Jonathan, intervint mon patron, M. Van Bruck aimerait savoir si tu pourrais sertir la pierre comme les gemmes de Fabergé.

— Ce n'est pas impossible, fis-je en contemplant le contour du caillou noir qui se distinguait au travers du treillis.

Puis, poursuivant mon propos, j'ajoutai :

— La couleur s'apparenterait bien avec celle de l'or, rehaussée d'incrustations d'émeraude et de rubis, avec peut-être un diamant. J'entrevois diverses combinaisons. Je vais élaborer plusieurs croquis dans ce sens et vous les soumettrai. Il vous appartiendra de choisir celui qui vous conviendra.

## *Le crime de l'orfèvre*

– Excellent, exulta M. Van Bruck. J'ai hâte de voir le résultat de vos trouvailles ! M. Josef m'a vanté vos qualités d'imagination.

– Malheureusement, je me vois dans l'obligation de couper le berceau où la pierre est retenue, car il n'existe aucune ouverture dans le châssis.

– Faites comme bon vous semblera. Ce morceau de ferraille n'a pour moi aucune valeur ! »

Sur cette dernière tirade, M. Van Bruck prit congé, raccompagné par les obligeances obséquieuses de M. Josef qui devait déjà supputer les bénéfices de cette transaction.

Je restai seul, face à cet étrange coffret. Lors de ma première inspection, je n'avais pas discerné les motifs gravés sur le cadre qui soutenait les entrelacs de métal, attribuant ces traces aux dégradations du vieillissement. Cependant, sous l'effet du grossissement de ma loupe, j'identifiai des caractères qui ressemblaient à un mélange de hiéroglyphes égyptiens et d'écriture cunéiforme, mais de facture plutôt primitive, s'apparentant à certaines représentations découvertes sur des sites néolithiques. Une figure, sorte de forme ovoïde, revenait fréquemment dans

## *Le crime de l'orfèvre*

l'assemblage des signes, mais faute d'en comprendre leur signification, je ne pouvais que me perdre en conjectures. Aussi, je délaissai la perspective de découvrir le mystère de ces formes façonnées, n'ayant pas les connaissances nécessaires pour en trouver une traduction.

Impatient d'examiner la pierre noire, j'entrepris, muni d'une petite scie à métaux, de libérer l'œuf de sa gangue. En quelques mouvements minutieux, la partie supérieure du châssis, où étaient fixées les pattes de maintien, se détacha de l'ensemble. En renversant ensuite le boîtier, je fis glisser l'œuf dans ma main. D'emblée, de par la qualité de son polissage, son toucher m'étonna au point que j'eus l'impression d'avoir la sensation de tenir une masse sans adhérence. Mais une autre propriété se manifesta immédiatement. Sa surface dégageait une douce chaleur. Instinctivement, je reposai l'objet, me souvenant qu'une des particularités d'une bille de plutonium était de même nature. Serait-ce un minerai radioactif ? Perplexe, je cherchai dans un tiroir de ma table un support qui pourrait faire office de coquetier improvisé. Ainsi posé en équilibre, je pus scruter mon œuf à loisir, le faire tourner lentement, en évitant tout contact.

## *Le crime de l'orfèvre*

Je voyais aisément l'image de mon visage se refléter sur la surface de l'œuf, tant celle-ci était lisse et brillante. L'idée me vint qu'eu égard à son âge présumé, cette pierre se trouvait dans un état de conservation exceptionnel. Aucune rayure ni altération ou marque du temps ne paraissait l'avoir affectée. On aurait dit qu'elle sortait tout droit d'un atelier de ponçage, alors que son enveloppe portait les signes d'une usure due, sans doute, à une très grande longévité. Ce contraste entre ces deux états m'interpella, sans que je parvinsse pour autant à formuler un avis. Toutefois, en extrapolant, l'idée s'imposa qu'un tel antagonisme pourrait évoquer deux aspects d'un individu, partagé entre le carcan de son passé, symbolisé par le coffret, et son avenir, représenté par l'œuf d'où éclora la promesse d'un lendemain meilleur. Cette image naïve, surgit de manière inopinée dans mes pensées, pour me détourner un instant de ma préoccupation première : l'origine de ces objets. Ces derniers semblaient être une énigme que j'aimerais soumettre à la sagacité d'un spécialiste des périodes anciennes qui pourrait répondre à mes interrogations. Seulement, dans le même temps, venait de s'affirmer dans ma conscience, le sentiment coupable

## *Le crime de l'orfèvre*

d'avoir peut-être saccagé, par ignorance, un témoignage important de l'histoire d'une ancienne civilisation. Avant d'intervenir sur le châssis, j'aurais sans doute dû le présenter pour expertise à une personne compétente. Maintenant, il était trop tard, et le montrer dans cet état pourrait me valoir des reproches si c'était une pièce d'une grande valeur historique.

Me promettant de reprendre le cours de ces réflexions à un autre moment, je remballai mes hypothèses, comme je rangeai les restes de la boîte métallique dans un compartiment de mon établi pour me consacrer aux autres commandes en cours.

À la fin de la journée, l'avancée de mon ouvrage me laissait présager qu'il me sera possible d'intervenir dès la semaine prochaine sur la propriété de M. Van Bruck. Alors, en attendant, je choisis d'emporter la pierre, car quelques idées, que j'aimerai coucher sur le papier avant de les perdre, m'étaient venues en regardant, de temps à autre, l'œuf au cours de mon travail.



## *Le crime de l'orfèvre*

Mon dîner achevé, je débarrassai ma table et installai mon matériel pour élaborer les croquis dont j'avais imaginé les formes précédemment. Je positionnai l'œuf sur son coquetier bien en face, de manière à l'observer facilement, et commençai mes premières esquisses. Ayant terminé péniblement une ébauche, je fus surpris, en regardant ma feuille de papier, de la difficulté que j'avais eu à parvenir l'élaboration d'un simple dessin. D'habitude, mon coup de crayon était vif et précis, tandis que là, j'avais dû m'y reprendre à plusieurs fois pour arriver à une illustration finalement passable. Décidé à ne pas renoncer, j'observai de nouveau la pierre noire pour bien m'imprégner de ses proportions. Au bout de ce qui me parut être une lutte éprouvante pour garder le contrôle de mes gestes, je contemplai, consterné, le produit de mes efforts, lequel s'apparentait au gribouillage d'un enfant de maternelle, bien loin du résultat escompté. Sans doute la position de l'œuf sur son support n'offrait-elle pas une perspective propice à une bonne élaboration. En prenant l'objet en main, j'aurai sans doute une meilleure sensation, propre à favoriser mon impulsion créatrice. L'idée première qui m'avait fait supposer que l'œuf pût être

## *Le crime de l'orfèvre*

radioactif m'avait remis en mémoire une des propriétés de l'ambre jaune. De par son caractère isolant, celui-ci restituait la chaleur des doigts. Le souvenir d'une expérience vécue resurgissait à présent dans mon esprit : c'était le jour où j'avais taillé un collier dans de l'ambre qui provenait de la mer Baltique, lors de mes débuts en joaillerie. Il est probable que la pierre noire possédait les mêmes caractéristiques, sa préhension n'offrait donc à priori aucun danger. Tenant l'œuf par ses deux pôles, entre le pouce et l'index, je m'amusai à le faire évoluer dans l'espace, afin de m'imprégner de ses proportions, jusqu'à trouver l'angle parfait pour la réalisation envisagée.

Cependant, après plusieurs essais, il m'apparut impossible de faire mieux que les gribouillages précédents, tant mon esprit semblait s'égarer. Une curieuse impression diffuse m'accaparait en permanence, brouillant mes réflexions. Une irrésistible mollesse intellectuelle rendait mes idées confuses, accompagnait d'une lenteur chronique dans le geste de mon tracé. Ma plume me paraissait prendre un poids excessif, qui rendait laborieuse sa manipulation. Cette lourdeur serait-elle la conséquence d'une fatigue musculaire ? Je regardais ma main, dont le

## *Le crime de l'orfèvre*

contrôle ne me paraissait plus possible. Las de continuer ce combat inégal, dont le surmenage était probablement la cause, je m'octroyai un instant de pause. Mes paupières recouvrirent délicieusement mes yeux, saturés de concentration ; je m'abandonnai à cette plage de calme qui m'envahit progressivement. Mon corps se détendit, laissant flotter mon esprit ; libéré de toute contrainte, il voyageait déjà à la frontière des songes où m'emporta le sommeil.

Je fus réveillé en sursaut car on criait à l'extérieur. Des bruits de chaussures martelaient le sol, à la manière des cailloux, qui charriés par un torrent, rouleraient sur eux-mêmes ! Je me dressai d'un bond sur ma couchette. Des appels angoissés fusaient de tous les côtés. Sortant du lit, je me précipitai constater le pourquoi de cette agitation. J'ouvris la porte pour me trouver face à des gens au faciès affolé, qui couraient dans la course. Certains braillaient jusqu'à s'époumoner :

« Aux canots ! »

Un matelot passa devant moi et me lança d'une voix bouleversée :

## *Le crime de l'orfèvre*

« Le bateau est en train de couler ! »

Immédiatement, je rentrai dans ma cabine pour enfiler un pantalon et mes souliers. Dans la foulée, je m'emparai d'un gilet de sauvetage, accroché bien en évidence, puis pris ma chemise à la main pour la revêtir tout en suivant le troupeau de passagers en détresse jusqu'à l'escalier qui conduisait vers la sortie. Jouant des coudes, j'arrivai sur le pont pour voir des groupes agglutinés auprès des embarcations, qui attendaient leur tour pour monter à l'intérieur. Des officiers et l'équipage dirigeaient la manœuvre, faisant, comme la tradition l'exige, monter les femmes et les enfants d'abord.

Tout le monde était fébrile ; l'anxiété se lisait sur les visages. Des mères éplorées s'accrochaient à leur mari, refusant d'abandonner celui-ci. Des garçonnets et des fillettes en larmes, regardaient la scène, en clamant leur désarroi. Des hommes essayaient de se faufiler de force dans les barques, vite rattrapés par des marins qui obligeaient les resquilleurs à descendre. Tout ceci prenait des allures de pagaille et laissait présager le pire !

En faisant le décompte des passagers qui attendaient leur tour, une évidence s'imposa sur-le-champ :

## *Le crime de l'orfèvre*

il n'y aura pas assez de canots pour tous, et moi, qui étais parmi les derniers dans la file, je n'avais guère de chance de trouver une place à bord.

Soudain, le navire s'inclina pesamment de quelques degrés sur bâbord, pour m'entraîner vers ce côté d'une inexorable glissade sur le pont, pendant qu'un grondement de panique parcourait les vacanciers. Penché au-dessus du bastingage, je distinguai l'agitation de l'eau noire, alors que la gête s'accroissait, ce qui me fit pressentir toute la dangerosité de la situation !

Bouclant mon gilet de sauvetage, je décidai de quitter ce cercueil, car la phase du naufrage s'accélérait pour de bon. Après avoir enjambé le parapet, je me jetai sans hésiter dans le vide. La chute fut rapide. À peine le temps de bloquer ma respiration et, brusquement, ma tête fut submergée. Mon corps, tétanisé, s'enfonça dans la mer glaciale. Dans un réflexe de survie, je me débattis en vigoureux mouvements de nage, aidé par ma brassière, pour sortir enfin ma bouche à l'air libre. Toussant et crachant, je repris par à-coups mon souffle et laissai se calmer les palpitations désordonnées de mon cœur.

## *Le crime de l'orfèvre*

Au-dessus de moi, la masse illuminée du navire semblait prête à m'écraser de son importance ; aussi, j'entrepris une brasse salutaire pour m'éloigner, afin de ne pas être entraîné par les remous au moment où le paquebot allait s'engloutir dans les flots.

Parvenu à bonne distance, j'observai le déroulement de la catastrophe. Le paquebot, à force de s'être penché paresseusement, avait fini par chavirer sur le côté, tel un animal blessé, résigné à attendre l'inéluctable. Les lumières qui sortaient des hublots de la coque du navire rasaient la surface du liquide sombre, diffusant un éclairage blafard qui découpait en ombres chinoises quelques esquifs, dont on pouvait distinguer leurs faibles quantités ; le mouvement du bateau avait certainement contrarié leur mise à l'eau. Des voyageurs qui n'avaient pas réussi à monter dans une embarcation cherchaient encore le salut en sautant comme moi dans l'océan.

La proue qui s'enfonçait inexorablement, précipitait le destin du bateau vers sa dernière demeure. La poupe se souleva régulièrement jusqu'à atteindre la verticale, pour dévoiler le gouvernail et les hélices. Puis la moitié du navire encore visible sombra lentement, donnant l'illusion qu'un

## *Le crime de l'orfèvre*

mets de choix était avalé par un gosier géant, jusqu'à disparaître dans un bouillonnement d'écume, pendant qu'il me sembla entendre les clameurs horrifiées de ceux qui n'avaient pu s'échapper des entrailles du navire !

Voilà, c'était fini, le naufrage venait d'être consommé. L'obscurité avait recouvert de sa chape le lieu du drame. Ce fut si soudain que j'eus encore du mal à réaliser l'ampleur de la tragédie. Pourtant, ses conséquences étaient bien réelles. La croisière avait débuté sous les meilleurs auspices et, moi qui n'étais guère familier de ce genre de distractions, je m'étais découvert une âme d'explorateur. Mais à présent, le désespoir et la crainte m'envahissaient, avec une lancinante question qui revenait en permanence dans mes pensées : Combien de temps allais-je pouvoir tenir ainsi dans cet univers hostile ? Sauf en cas de vague géante, dont l'ampleur aurait la force de me noyer, mon gilet de sauvetage m'assurait une bonne flottabilité, mais qu'en serait-il de l'hypothermie ? L'eau m'avait paru froide à son premier contact ; j'osai espérer que cette sensation était seulement due à l'effet d'une brutale transition, sinon ?

## *Le crime de l'orfèvre*

Pour contrer l'abaissement de ma température, je me frictionnai de temps à autre, les jambes, les bras et le torse, mais ces mouvements firent naître une inquiétude qui me hanta par moments : c'était les requins ! En agissant de la sorte, ne risquai-je pas d'attirer ces détestables poissons ? J'avais lu qu'on en rencontre sous les deux hémisphères. Pourrait-il y en avoir en ce moment dans les parages ? À plusieurs reprises, j'avais cru sentir d'inquiétants frôlements qui avaient accéléré mes pulsations cardiaques, à moins que ce ne fût le produit de mon imagination, aiguillonnée par la perspective d'une mort atroce, celle d'être dévoré vivant !

Pendant un temps, guidé par les torches utilisées pour secourir des rescapés, j'ai essayé de rejoindre les chaloupes, avec la volonté de m'accrocher à l'une d'elles et monter m'y réfugier, mais les courants contraires m'en avaient éloigné. Vaincu par cette opposition, je laissai la houle me porter, me balloter, m'entraîner sans répit vers l'inconnu, seul pour affronter cette immensité. Au début, je m'employai à chercher des survivants, mais, très vite, l'inutilité de cette tentative devint manifeste. Avec des creux d'au moins deux mètres, la visibilité était extrêmement



## *Le crime de l'orfèvre*

réduite et lorsque la vague me portait sur sa crête, l'instant était trop fugace pour que je puisse apercevoir un nageur, même si, comme actuellement, les nuages, en s'effilochant, avaient dévoilé la clarté lunaire.

Par moments, j'effectuai quelques battements de jambes pour éviter l'engourdissement qui me gagnait, puis je retombai dans une sorte d'apathie où mon sort me devenait indifférent.

J'avais dû somnoler un long moment, car je pris conscience, seulement maintenant, de la transformation du ciel qui était passé de la nuit étoilée au rougeoiement de l'aube présidant à l'épanouissement de l'astre diurne.

J'exécutai un tour d'horizon qui me fit apercevoir derrière moi une terre entourée de brumes matinales, dominées par une montagne recouverte de végétation et surmontée d'un piton de roche noire qui faisait penser à de l'anthracifère. Les vents et le mouvement marin paraissaient me pousser en direction de ce havre salubre, ce qui me donnait de l'espoir et la force de nager.

## *Le crime de l'orfèvre*

Après avoir bataillé avec énergie contre les éléments, je parvins, enfin, à poser le pied sur la terre ferme. Épuisé par ce regain d'effort, je m'écroulai sur le sable sec pour sombrer dans le sommeil.

Lorsque je me réveillai, le soleil était monté sur l'horizon, sans avoir atteint son zénith. Debout, j'observai mon environnement. La plage, bordée de quelques arbustes, se prolongeait par une jungle peu épaisse où, en regardant par une trouée, on découvrait un sentier qui s'enfonçait au travers de cette formation végétale. Comme il ne m'apparaissait pas d'endroit précis susceptible de m'apporter quelque secours, j'entrepris mon exploration en suivant ce chemin, avec le souhait de trouver un ruisseau pour éteindre ma soif.

Je progressai dans le sous-bois sans trop de difficulté, brisant de temps à autre une branche pour faciliter mon cheminement. Au détour de ma route, j'entendis le bruit caractéristique d'une eau vive qui cascadaient entre des pierres. La providence venait de me gratifier de sa bienveillance. Après m'être copieusement abreuvé, je poursuivis ma progression sur le sentier, curieux

## *Le crime de l'orfèvre*

de connaître où il conduisait. De temps à autre, lorsque l'occasion se présentait, je ramassai quelques baies pour calmer ma faim.

J'avais dû marcher pendant des heures car mes mollets étaient devenus douloureux. Après m'être arrêté pour observer le ciel, la course de l'astre lumineux qui amorçait son déclin, me confirma le temps passé. Aussi, j'optai pour une halte bien méritée. À toutes fins utiles, je scrutai alentour dans l'espoir de m'orienter. Soudain, au travers des fourrés, mon regard distingua une masse pierreuse vers laquelle une piste paraissait se diriger. Mon étonnement m'entraîna vers cette étrange apparition, implantée dans ce lieu. Au fur et à mesure que je m'avançai, la frondaison perdit de sa densité et dévoila une clairière où, en son milieu, à ma grande surprise, reposait une construction en forme de pyramide. Elle était d'une taille moyenne et donnait l'impression d'être en place depuis fort longtemps, à constater l'usure de ses arêtes, ainsi que la quantité de mousse verdâtre et de plantes rampantes qui la recouvrait.

Je l'observai sans m'en approcher, impressionné par cette découverte. Elle ressemblait à ces vestiges

## *Le crime de l'orfèvre*

archéologiques des civilisations aztèque ou maya, à plusieurs degrés. Cette pyramide n'en comptait pas moins de douze, d'environ un mètre de haut, dont le dernier gradin était coiffé d'un rond en pierre ressemblant à une pièce de monnaie dont l'effigie serait en partie effacée, mais qui, de par les restes de son graphisme, suggérerait un visage féminin. Plus tard, après un moment de repos, j'irai escalader ces étages afin de regarder si des inscriptions étaient tracées sur le disque et vérifier la véracité de mon observation, mais, pour l'heure, une pause bénéfique devrait me requinquer.

Assis dans la végétation, je remarquai qu'une étrange impression de solitude se dégageait de l'ensemble, accentuée par l'absence de bruit, comme si cet espace était retranché, coiffé d'une coupole invisible l'isolant du monde extérieur.

Mes forces retrouvées, j'entrepris de faire le tour de l'édifice, scrutant ses faces à la recherche de signes gravés, susceptibles de me fournir quelque indication quant à sa construction. Tout en marchant, je remarquai que l'herbe n'avait pas été foulée récemment, et peut-être jamais, car

## *Le crime de l'orfèvre*

elle était intacte, ce qui créait la sensation de se déplacer sur un territoire inexploré.

Lorsque je revins à mon point de départ ; mon attention n'avait pas été attirée par quelque élément susceptible d'éveiller mon intérêt, excepté sur la face opposée, où se trouvait une entrée rectangulaire qui ressemblait à la porte d'un temple. En pénétrant par cet accès, je pourrais sans doute en apprendre davantage sur cette étrange pyramide, mais la crainte d'un éboulement retint ma décision. Je décidai donc de procéder par étapes. D'abord, juger de la solidité de l'ouvrage. De mes mains, je testai les pierres formant le seuil. Elles étaient fortement imbriquées les unes aux autres, car mes efforts pour tenter de les desceller s'avèrent infructueux. J'avançai ensuite prudemment, me maintenant sous le portail, sans dépasser sa limite. Dès lors, debout devant cette ouverture, rassuré qu'il ne se passât rien, la curiosité m'invita à m'engager dans ce corridor. Il avait une forme rectangulaire assez étroite dans sa largeur et dont la hauteur eut obligé un homme de haute taille à se courber. Le passage descendait en pente légère, mais comme la lumière du jour ne pénétrait guère

## *Le crime de l'orfèvre*

avant, je m'arrêtai encore pour laisser mes yeux s'habituer à la pénombre ambiante.

J'étais planté là depuis plusieurs minutes lorsque, soudain, il me sembla entendre psalmodier à l'intérieur. Intrigué, pensant être le jouet d'une illusion, j'avançai jusqu'au bout du couloir d'où provenait une faible clarté qui me permit de distinguer un porche, délimité par deux colonnes. Devant moi s'étendait dans la pénombre une salle circulaire de grande proportion, surmontée d'une sorte de dôme qui me paraissait immense, à entendre l'écho du heurt de mes talons résonner sous sa voûte. Au centre de la pièce s'érigait un socle arrondi de matière minérale, imposant par sa forme, qui irradiait de son intérieur la parcimonieuse lumière qui avait guidé mes pas dans le corridor. À force de scruter cette assise, je ne sus si c'était ma vue ou l'effet de mon imagination, mais il me sembla que la lueur qui émanait de la pierre variait de teinte, dans des couleurs pâles de la gamme chromatique.

Cette observation m'avait presque fait oublier ce qui m'avait attiré ici. Pourtant des sortes de chants tout juste susurrés continuaient de se propager dans l'enceinte de l'édifice. Je n'osai aller plus loin, me contentant d'écouter

## *Le crime de l'orfèvre*

ces sons qui semblaient venir de nulle part, car, chose étrange, la faible luminosité présente permettait de voir qu'il n'y avait personne dans la salle ! Fasciné, j'essayai d'identifier quelques haut-parleurs susceptibles d'avoir fait naître l'illusion d'une compagnie.

Le désir de connaître l'origine de cette musique finit par l'emporter sur ma prudence. Devant mes pieds, quelques marches descendaient tout droit. En quelques enjambées, je parvins au milieu de la pièce et me mis parcourir l'enceinte. Mais j'eus beau scruter partout, la configuration ne dissimulait aucun appareil de reproduction sonore et, de plus, dès ma venue, la manifestation s'était brusquement arrêtée. Perplexe, je remontai reprendre ma position initiale entre les deux colonnes, avec l'idée que j'aurai pu être le jouet d'une aberration dont l'origine serait le fruit de ma triste aventure. Mais à peine avais-je repris ma place que les voix recommencèrent à fredonner une sorte de cantilène.

Après plusieurs minutes d'attention, ayant acquis la certitude de ne pas être victime d'une hallucination auditive, cette mystérieuse chansonnette aiguisa ma curiosité au point de me pousser à chercher à en

## *Le crime de l'orfèvre*

comprendre le langage. Dans la circonstance présente, il m'apparaissait peu probable de courir le moindre risque en m'adonnant à cette activité.

J'ignorai depuis combien de temps j'avais écouté les mélodies à l'expression sirupeuse, car elles m'avaient progressivement ôté toute envie d'en deviner la signification, au profit d'une sorte d'indolence intellectuelle proche de la somnolence. Mais ma vigilance fut brusquement sollicitée par la montée de leur intensité. Je saisissais à présent une forme linguistique, proche d'un genre d'onomatopées, qui revenait à intervalles réguliers, comme le refrain après un couplet. Loin de la tendance intimiste du début de la « sérénade », les chants se renforçaient à chaque redite, devenant plus bruyants, ponctués à présent par des bruits de gong ou de cymbales.

Impressionné, je suivais, avec attention, la transformation de cette excentrique musique, car, désormais, les voix s'associaient à des instruments qui se distinguaient par des solos, dont les sonorités ressembleraient à des mugissements de trompes, des grelots de clochettes, des frottements de galets sur eux-



## *Le crime de l'orfèvre*

mêmes, ce qui apportait à l'ensemble une touche de dissonance extrêmement désagréable.

Par intermittence, d'autres timbres se greffaient à cette architecture sonore, en amplifiant sa densité, comme des piailllements, des grincements de scie, des bris de verre, des crissements de craie, des craquements de bois et d'autres sonorités moins identifiables mais tout aussi discordants, qui écorchaient douloureusement mes oreilles.

La frayeur s'empara de moi quand la lumière émanant du piédestal s'intensifia, pour éclairer violemment l'ensemble de la pièce, vide de tout occupant, se conjuguant avec la cacophonie de l'horrible fanfare qui accélérât son rythme comme un tourbillon. À l'instant où je voulus fuir cette épouvante, mes jambes étaient paralysées, mes semelles avaient pris la consistance du plomb pour mieux me souder au sol. Frappé de stupeur, j'assistai, impuissant, à l'horreur de cette cérémonie invisible, essayant de refréner les tremblements de mes membres.

Malgré moi, exacerbant mes sens, la transe s'empara de mon être. Ma tête dodelinait sans retenue sous la cadence infernale dont les martèlements de tambours

## *Le crime de l'orfèvre*

résonnaient dans ma poitrine et meurtrissaient mes tympans.

À présent, l'orchestre déversait avec fureur un vacarme de cris stridents, de vibrations qui ondulaient des aigus les plus extrêmes aux graves les plus profonds, accompagnés de frénétiques percussions dans une démoniaque agitation dont l'intensité semblait être sans limite. Une odeur pestilentielle saturait l'air ambiant, me donnant la nausée, et mes tympans allaient finir par éclater tant l'insoutenable clameur était devenue tonitruante. Alors, dans un ultime mouvement de protection, j'écrasai mes mains sur mes oreilles pour échapper en vain à l'odieux tintamarre.

Puis, d'un coup, au paroxysme de ce tapage, un silence pesant s'imposa sur une dernière résonance. Une impression irréaliste s'installa, décuplant mon angoisse, par cette suspension soudaine, encore plus effrayante que le charivari précédent. Pourtant, après un temps, le sortilège semblait avoir disparu, bien que l'air fût toujours chargé de ses relents.

Anxieux, j'épiai l'apparition d'une nouvelle émission sonore, mais rien dans ce sens ne se produisit.

## *Le crime de l'orfèvre*

J'en fus à me demander si les événements de la nuit ne m'avaient pas précipité dans une sorte de délire.

Mais au moment où je ne m'y attendais plus, des bruits étranges paraissaient provenir du socle en pierre. On aurait dit des espèces de glissements, de clapotis, de succions qui ressemblaient à des pas effectués dans l'espace d'un marécage. Feutrés et pénibles au début, ils s'affermirent pour devenir une marche forcenée, comme si, venant des profondeurs, l'on se rapprochait à grandes enjambées. Subitement, le froid m'envahit, mon corps fut secoué de convulsions, mes dents claquèrent pendant que de ma bouche sortaient, par soubresauts, des gémissements d'épouvante !

Maintenant, des battements de mains réguliers résonnaient en cadence pour accompagner le cheminement de Celui qui venait. L'atmosphère se transformait ; dans l'assistance, se propageait la rumeur d'une prière en son honneur. La ferveur unanime vibrait de la bouche des adorateurs ; l'exaltation de ces derniers s'exprimait par des accents de félicité ; tous étaient tendus vers l'apparition de l'Être suprême. À ce moment, une nuée, chargé d'émanations méphitiques, s'exhala des

## *Le crime de l'orfèvre*

porosités du bloc minéral. Progressivement un nuage, épais comme de la boue s'érigea sur le plateau de pierre.

Il était là ! Je le devinai tel un colosse debout sur son piédestal, s'adressant à ses fidèles. J'entendais la vibration de son message dans une langue inconnue, et chaque mot retentissait dans mon crâne comme une invitation à le rejoindre, à participer aux festivités de la maléfique bacchanale.

Je résistai de toutes mes forces à cet appel dont le poids s'accroissait sans cesse. Des fourmillements grouillaient sous mon épiderme, des houles confuses rampaient le long de mes muscles, des extrémités palpaient mes chairs. Fou de terreur, je hurlai comme un dément tout le dégoût à sentir s'insinuer en moi cette hideuse entité sans pouvoir freiner sa progression.

Les battements de mon cœur s'accéléchèrent pour résonner violemment dans ma poitrine. Une tension insoutenable faisait trépider mon esprit. Brutalement, terrassée par l'énorme pression psychologique, toutes mes défenses mentales cédèrent d'un seul coup. Des larmes dans les yeux, j'avancai, vaincu, vers le centre de la pièce pour monter sur le socle maudit.

## *Le crime de l'orfèvre*

Une horrible douleur vrilla mon cerveau quand la Chose conquérante envahit mes pensées et souilla mon âme avec un ricanement démoniaque !

D'un coup, je me redressai de ma chaise en hurlant, sous l'effet de ce cauchemar qui me poursuivait de sa véhémence. Mes bras balayèrent sans discernement de tous les côtés comme pour me débarrasser de la hideuse sensation. Mes cheveux étaient mouillés de sueur, ma rétine remplie d'effroi ; je tentai de chasser cette fiction abjecte, le corps secoué de tremblements. Je regardai l'œuf noir posé sur le côté, près de son socle, heureux que, dans mon accès de terreur, mes mouvements saccadés ne me l'avaient pas fait projeter par terre, le brisant en morceaux.

Un constat s'imposa : le sommeil m'avait brusquement happé devant ma table, pendant mes travaux graphiques, sans aucune transition. Mon extrême fatigue en était sûrement la cause ; néanmoins, je m'interrogeai sur la nature de cette prompte et irrésistible envie de dormir. Cela ne m'était jamais arrivé de la sorte. Je me souvins qu'avant de sombrer, mon corps semblait vidé de toute énergie. Avais-je eu un malaise ?

## *Le crime de l'orfèvre*

Ensuite, pendant mon assoupissement, il y a eu ce cauchemar épouvantable, qui me donnait l'impression de l'avoir réellement vécue, tant il restait vivace dans mon esprit. Pourtant, à l'évidence, je n'avais pas quitté cette pièce. Soudain, un détail me troubla subitement : de ma vie je n'avais participé à une croisière, tout juste à un peu de canotage sur un plan d'eau. Alors, pourquoi un tel déroulement ? Un film vu récemment serait-il remonté de ma mémoire ? Pas davantage. Comment, dans ces conditions, avais-je pu engendrer une succession d'événements aussi précis dans leurs faits ? Le chahut de la musique persistait en effet à résonner dans mes oreilles et la pestilence souillait encore mes narines. Et puis, il demeurait le principal : le naufrage, l'île mystérieuse, la pyramide. Et l'abominable entité ! Celle qui voulait annihiler ma volonté, et dont le souvenir me glaçait le sang.

Certes, la capacité du cerveau humain à concevoir jusqu'au bout de l'absurde des situations invraisemblables n'avait pas de limite, mais c'est de découvrir de la sorte cet invraisemblable de l'imaginaire qui me dérouta particulièrement au point de me bouleverser. On dit parfois qu'il existe des rêves prémonitoires, mais si cela en

## *Le crime de l'orfèvre*

était un, je préférerais mourir sur-le-champ plutôt que de devenir la victime de cette horrible agression.

Les minutes s'enchaînèrent et, progressivement, mon esprit s'apaisa en retrouvant un peu de lucidité. Finalement, en y réfléchissant, je n'adhérai pas à l'idée de la prescience. L'avenir était un espace non structuré et sa réalité matérielle n'apparaîtra qu'après l'instant présent, au terme d'une infinité de combinaisons aléatoires. D'ailleurs, comment un paramètre qui n'avait encore pas d'existence pourrait-il engendrer de nouvelles données ? Réconforté par cette démonstration cartésienne, je rejoignis ma chambre.

Mes pensées avaient retrouvé le chemin de la raison et le trouble qui m'avait submergé s'était à présent évanoui pour rejoindre la cohorte des fantasques productions d'un mental exalté.

Une insistante torpeur me gagna lentement et je m'y abandonnai sans résistance, rassuré quant au dénouement de cette partie de nuit agitée.

## *Le crime de l'orfèvre*

Le lendemain, je travaillai sans relâche, soucieux d'entamer au plus vite la nouvelle tâche confiée par mon patron, afin de justifier toute sa confiance.

Accaparé par le sertissage d'une émeraude, c'est à peine si j'entendis le coup discret cogné contre ma porte ; lorsque je me retournai, un visage s'encadra dans l'ouverture.

« M. Breck ?

— Moi-même », fis-je en observant une jeune femme s'introduire dans mon atelier pour s'avancer dans ma direction.

Son allure filiforme, se devinait sous sa tunique en soie du cachemire. Elle s'approcha d'un pas mesuré, ce qui confirma de plus près ma première impression. De par son corps menu, déformant à peine le tissu, elle évoquait la silhouette d'une ballerine interprétant une créature hybride dans une pantomime romantique. La ressemblance s'arrêtait là ; deux ailes de cheveux abondants, d'un noir de jais, encadraient un minois délicat et racé, dont la peau nuancée soulignait une origine située au nord de l'Inde. Sur son front, la tache traditionnelle du *bindi*, ornement



## *Le crime de l'orfèvre*

vermillon du symbole consacré de l'union, trônait au-dessus des sourcils tracés en traits circonflexes. Ses prunelles sombres lançaient un regard profond dont l'éclat ajoutait du mystère à sa personne et enflammait l'imagination. Mais au-delà de tous les détails gracieux du visage de cette jeune femme, — aux pommettes hautes, au nez aquilin, à la bouche finement ourlée et aux lèvres en pulpe fruitée qui s'échanchaient sur deux rangées de dents à la teinte éclatante, — il y avait une manifestation qui s'ajoutait à cet ensemble pour apporter une touche unique à l'aurole de son charme : c'était un rayonnement empreint de sensualité qui émanait naturellement de son être, comme le soleil propageait sa lumière.

« Shamina Van Bruck, se présenta-t-elle en me tendant la main. M. Josef m'a conseillé de venir vous voir puisque vous travaillez sur le projet de mon mari.

— C'est tout à fait exact. En quoi puis-je vous être utile ?

— J'ai apporté quelques esquisses pour lesquelles j'aimerais avoir votre avis. »

## *Le crime de l'orfèvre*

Aussitôt, elle sortit d'une chemise cartonnée des feuilles à dessin qu'elle déposa sur ma table de travail.

« Vous avez un joli coup de crayon, remarquai-je en détaillant chaque croquis. L'art plastique c'est votre profession ?

— Non, je ne suis qu'une modeste débutante qui aime la peinture. »

Tout en l'observant, je renchéris, content d'avoir trouvé un biais pour rompre le protocole des simples relations client-technicien :

« Bien des professionnels envieraient votre talent ! »

Elle me sourit, presque gênée du compliment, mais ce fut moi qui détournai mon attention le premier, impressionné par l'intense expression qui se dégageait de ses yeux, pareils à deux lacs insondables. Pendant un instant, l'illusion m'avait pris de voir dans un miroir le reflet entrelacé de nos personnalités. Mais cette impression fugace s'estompa lorsqu'elle m'interrogea, me faisant sortir de mon étrange perception.

## *Le crime de l'orfèvre*

« J'aimerais regarder l'objet libéré de sa prison. Mon mari me l'avait montré lors de son acquisition. Comment comptez-vous le mettre en valeur ?

– À vrai dire, j'en suis aux premières ébauches et je n'ai guère eu le temps de les développer, obligé que je suis de finaliser des travaux en souffrance. Mais ceux-ci sont en voie d'achèvement et, dès demain, je pourrai me consacrer entièrement à l'élaboration de votre bijou »

Dans la foulée, je sortis d'un tiroir la pierre de M. Van Bruck pour la poser en équilibre, avec son support, sur mon établi.

Shamina examina l'objet quelques instants, avant de se tourner vers moi.

« C'est amusant, on dirait un œuf sur son coquetier. »

Elle enserra l'objet dans ses doigts pour le soulever, mais le reposa aussitôt sur son piédestal, surprise, comme je le fus moi-même, par son dégagement de chaleur.

« J'ai eu une réaction similaire lorsque je l'ai pris en main pour la première fois, pensant qu'il était radioactif.

## *Le crime de l'orfèvre*

En y réfléchissant, je crois plutôt qu'il restitue notre propre température, comme le ferait un morceau d'ambre.

— C'est une propriété étonnante ! », déclara-t-elle, troublée, en scrutant cette insolite chaufferette.

Et de rajouter :

« Avez-vous une idée de son origine ? »

— Sur la pierre, non, bien qu'au début de mon observation, j'aie pensé qu'elle puisse être en jais, à l'instar de certains bijoux, mais ses caractéristiques ne sont point comparables. Par contre, il serait possible de trouver des indices grâce à son bâti. »

Me penchant sur le côté, je sortis d'un tiroir de ma table le coffret métallique qui avait enfermé l'œuf en pierre noir.

Elle s'empara de l'objet, pour l'examiner sous toutes les coutures, avant de remarquer :

« On dirait qu'il y a des signes gravés sur les montants du châssis. Avez-vous une loupe ? »

J'ajoutai, en lui tendant mon outil grossissant, que j'avais la conviction que ces marques ressemblaient à une

## *Le crime de l'orfèvre*

écriture, dont je n'avais pu identifier l'origine. Elle m'approuva l'œil rivé sur les représentations.

« Vous avez raison, Il serait intéressant de déchiffrer leur signification.

– Consulter un spécialiste en langues mortes, j'y ai songé. Seulement, où le trouver ? »

Elle réfléchit un instant à mon interrogation, tout en continuant son examen. Je m'attendais à une réponse de sa part, cependant, ayant reposé l'objet, elle regarda sa montre, l'air contrarié.

« Oh, je suis très en retard ! Veuillez m'excuser, mais je dois partir immédiatement. Je repasserai vous voir demain. En attendant, je vais consulter mon carnet d'adresses, on ne sait jamais. »

Elle disparut comme un courant d'air, m'abandonnant sur une curieuse impression. L'avais-je indisposée par mon insistance à la regarder ? C'est vrai qu'elle m'avait fasciné. Pourtant, il ne me semblait pas avoir ressenti qu'elle fût prude au point d'en être effarouchée.

## *Le crime de l'orfèvre*

Ce soir, ma main fut plus alerte pour guider mon crayon et j'en profitai pour réaliser plusieurs croquis proposant différentes décorations de l'œuf. Après avoir couché sur le papier quelques dessins qui me paraissaient convenir aux souhaits du propriétaire, assuré de ne pouvoir faire mieux, ce fut la conscience tranquille que je me confiai aux douceurs de mon moelleux matelas.

Les hideux cauchemars de la veille n'ayant plus troublé mon sommeil, mon réveil m'augura une constructive journée de labeur, qui me mettait dans les meilleures dispositions créatives.

À regarder, posée sur son socle, la pierre noire, oubliée sur mon établi la veille, je repensai à ma conversation avec Shamina. Ce serait une bonne idée que de prendre une longueur d'avance en reproduisant fidèlement les signes gravés sur le coffret.

Ce travail terminé, la copie des signes à une échelle plus grande faisait ressortir des détails passés inaperçus, notamment une figure qui m'avait intrigué lors de ma première observation, sorte de forme ovoïde qui revenait à intervalle régulier. Ce pourrait être un élément de ponctuation destiné à conclure une phrase. Mais cette

## *Le crime de l'orfèvre*

première déduction fut vite balayée par une autre constatation, car le sigle en question se trouvait toujours accolé à une sorte de H majuscule couché sur le côté. Si je parvenais à déchiffrer la signification de cette juxtaposition, je franchirais une étape dans la compréhension de cet alphabet. Malheureusement, cette démarche ne m'apporta aucun résultat tangible, et je finis par renoncer avec l'amer constat que mes connaissances étaient insuffisantes dans ce domaine. Seul un spécialiste des écritures anciennes y parviendrait peut-être.

Ce fut au cours de cette considération que l'image d'un rayonnage de livres de bibliothèque me revint en mémoire. C'était il y a quelque temps. J'avais passé un moment de loisir à feuilleter un bouquin traitant des particularités des médailles et bijoux anciens. L'écrivain s'employait à démontrer les superstitions qui se rattachaient à leur fétichisme. Au travers du sujet traité, j'avais remarqué la qualité de l'érudition de l'auteur sur les civilisations passées, sa connaissance particulièrement étendue des langues mortes, l'abondance de la documentation utilisée. Toute cette culture me suggéra que cette personne, si elle était intéressée, pourrait devenir une aide précieuse. Aussi,

## *Le crime de l'orfèvre*

je décidai de lui écrire, par l'intermédiaire de l'éditeur, en joignant mes reproductions des graphismes.

Shamina ne s'était plus manifestée depuis son unique visite, il y a quelques jours, confirmant, hélas, mon mauvais pressentiment ayant accompagné son départ. J'aurais dû sans doute adopter un comportement plus réservé, repousser un élément de complicité qu'il m'avait semblé discerner entre nous. Pourtant, il ne m'apparaissait pas avoir usé d'une attitude particulièrement déplacée. Je l'avais quelquefois observée, à cause de sa tenue, un peu comme lorsque l'on est dans un magasin et que l'œil accroche fugitivement une personne évaluant son futur achat devant un miroir. Serait-ce cette curiosité qui aurait indisposé sa culture hindouiste ? J'en étais à ce point de ma réflexion lorsque l'on frappa un petit coup contre la porte. Dans la foulée, celle-ci s'ouvrit pour dévoiler Shamina, un sourire aux lèvres. D'un coup, toute ma morosité s'envola pour laisser place au plaisir de la revoir.

« Je n'ai pu revenir plus tôt », lança-t-elle en venant me tendre la main.



## *Le crime de l'orfèvre*

Elle tenait une pochette dont elle entreprit d'étaler le contenu sur mon établi. C'étaient des dessins au crayon de couleur montrant différentes décorations du futur bijou. Immédiatement, je fus surpris de la ressemblance avec mes propres croquis élaborés la veille.

Je lui en fis la remarque en lui présentant les miens. Elle me regarda, étonnée, soulignant notre similitude de goût en matière d'orfèvrerie.

« Voilà qui va simplifier votre travail.

— Et nous éviter des chamailleries »

Elle pouffa de rire sous ma remarque, puis, redevenant sérieuse, elle m'informa qu'elle n'avait pas réussi à trouver un expert capable de nous en apprendre plus sur les mystérieuses marques du coffret. En entendant cette nouvelle négative, je lui fis part de mon initiative et de la réponse laconique que j'avais reçue.

« Il me propose un rendez-vous. Voulez-vous m'accompagner ? »

M. Asmir Salam nous reçut dans son pavillon de banlieue, petit, mais propre, où régnait une curieuse

## *Le crime de l'orfèvre*

ambiance de décors mauresques. De profession, notre hôte serait une sorte de magnétiseur-guérisseur de culture orientale. Il nous conduisit dans son salon, qui faisait office de cabinet de travail. À voir les objets disposés pêle-mêle — où se côtoyaient des livres aux titres mystérieux, entassés sur des rayonnages, des « clavicules » gravées sur des médailles posées dans une coupe évasée, des reproductions de pentacles, talismans magiques, symboles initiatiques, épinglés sur les murs, enjolivés par quelques sculptures, comme le squelette d'un crâne, posées sur le sol —, il ne pouvait subsister de doute dans l'esprit du visiteur quant au fait qu'il était bien en présence d'un authentique praticien des sciences occultes, dont l'étalage des « outils » représentait le vade-mecum de sa profession.

Assis sur un fauteuil autour d'une table basse, notre hôte nous offrit un thé à la menthe. Lorsqu'il reposa sa tasse, près d'une équerre en bois, il remarqua mon regard orienté sur cet objet. M. Asmir Salam prit l'équerre en main comme pour l'admirer.

« C'est un bel outil en usage depuis les temps les plus reculés. On trouve cet instrument gravé sur des monuments Chaldéens, vieux de quatre mille cinq cents

## *Le crime de l'orfèvre*

ans avant JC, dessiné dans des livres sacrés de la Chine antique ou encore, ornant les portes de certains temples en Inde Centrale. L'équerre s'inscrit parmi les grands symboles de l'humanité. »

Après avoir reposé l'outil sur la table, il nous dévisagea gravement. Puis, il nous posa, d'un ton solennel, une curieuse question à laquelle j'étais loin de m'attendre.

« Êtes-vous les seules personnes ayant manipulé avec les mains l'œuf en pierre noir qui avait été enfermé dans le coffret métallique ? »

Je regardai ma voisine, interloqué, avant de répondre d'une voix mal assurée, la prenant à témoin.

« Il me semble que oui, puisque la cassette était scellée.

– Est-ce important ? », demanda Shamina.

Et de rajouter, la mine anxieuse :

« Il pourrait transmettre une maladie ?

– Pas au sens où vous l'entendez, mais cela ne veut pas dire qu'il fût inoffensif !

– Eh bien, expliquez-vous ! », fis-je brusquement, voulant entendre sans tarder ses révélations.

## *Le crime de l'orfèvre*

« Pour comprendre, il nous faut remonter le temps, à une époque reculée, celle de la mythologie du peuple sumérien. Dans les années 1930, une équipe d'archéologues anglais, qui travaillait sur l'emplacement d'Uruk, dans le sud de l'Irak, a mis au jour, un peu en retrait du site principal, les vestiges d'un temple calcaire formé de plusieurs colonnes ornées de cônes en terre cuite de couleur noire. L'originalité de cette salle était qu'elle empruntait la géométrie polygonale à face triangulaire, comme une pyramide. À l'intérieur, les archéologues auraient trouvé des tablettes d'argile, dont certaines, en partie fragmentées, dateraient de la fin du III<sup>e</sup> millénaire avant J.C. Ces tablettes relataient un étrange récit légendaire. L'action met en scène, en Basse-Mésopotamie, dans des temps mythiques, une prêtresse, mi-déesse, nommée Kasunira. Afin d'affirmer son autorité, celle-ci pactisa avec le Ligû, un démon de l'enfer, en lui faisant miroiter les avantages que ce dernier obtiendrait dans le monde des vivants. Afin que le Ligû puisse se soustraire à la vigilance de Pithu, le portier du royaume des morts, Kasunira proposa au djinn de le cacher en modelant ce dernier dans une sculpture d'argile ayant la forme d'un

## *Le crime de l'orfèvre*

œuf. Comme le Ligû ne pouvait survivre à la lumière du jour, l'enveloppe argileuse lui assurerait, en toute sécurité, son existence dans le monde des vivants. Après avoir installé la divinité dans un temple érigé en son honneur, Kasunira, à l'aide de sortilèges, va enfermer l'œuf dans un coffret magique qui rendra impossible la sortie du Ligû. Mais pour faire du Ligû son esclave et exploiter ses pouvoirs, la prêtresse avait usé d'une astuce déloyale en remplaçant la terre glaise par du sel. Afin d'obtenir une parfaite obéissance du démon, Kasunira menaça alors ce dernier d'asperger d'eau sa carapace de sel pour qu'il se consume sous les rayons de soleil, prisonnier dans sa cage. Pendant une période, les adorateurs du culte de Kasunira vont ainsi se prosterner dans le temple en écoutant les préceptes d'une nouvelle religion. Inquiets de l'importance prise par la prêtresse, les dieux en prirent ombrage et changèrent le sel en pierre. Ayant perdu son moyen de rétorsion, Kasunira s'enfuit. Le Ligû ordonna aux damnés de l'enfer, en échange de leur rédemption, de poursuivre et de mettre à mort la prêtresse. Après une longue traque, un paria, pour obtenir sa rémission, enfonça un poignard dans le cœur de Kasunira.

## *Le crime de l'orfèvre*

« Qu'avez-vous ? Votre visage est blême. », intervint Shamina en me regardant, à la fin de l'exposé du gourou.

Un tremblement agita mes mains lorsque j'entamai la narration du cauchemar, le soir où j'avais amené l'œuf dans mon logis. Son souvenir répugnant remontait encore dans mon être et envahissait mon esprit, au point que je dus m'y reprendre à plusieurs fois pour rendre clairs mes propos.

Asmir Salam conclut à la fin de mon récit.

« Alors, il n'y a plus de temps à perdre. En ouvrant le coffret, vous avez brisé le charme et libéré les puissances du mal. Si vous tombez en leurs pouvoirs, vous serez à jamais perdu, et vous aussi, madame, puisque vous l'avez touché l'œuf !

— Que pouvons-nous faire à présent ? », interrogea Shamina.

« Vous devez reconstruire l'influence magique qui retenait captif le Ligû.

— Mais comment ? », demandai-je anxieux. Vous ne pouvez pas vous en charger ?

## *Le crime de l'orfèvre*

« C'est impossible. Vous avez été choisi par le Démon. Il n'y a que vous deux qui puissiez le ramener dans sa prison. Je vais vous instruire du rituel de la cérémonie à pratiquer. Avec du courage et de la détermination, vous pouvez conjurer le mauvais esprit. »

Ébranlé par ces révélations, je regagnai mon logement. Avec Shamina, nous convînmes d'agir le plus vite possible, en nous retrouvant chez moi le lendemain pour opérer.

De bons matins, je filai chercher l'objet maléfique pour le ramener à la maison afin d'attendre Shamina. J'observai un instant la pierre noire ovale posée sur ma table avant de m'atteler à la liste d'instructions données par Asmir Salam.

Je commençai par tracer sur le parquet, à l'aide d'une craie consacrée, le cercle magique destiné à nous prémunir de l'influence nocive du Démon. Le moment le plus favorable pour faire intervenir les fluides cosmiques avait été calculé très précisément par le mage. C'est à 20 heures que nous devons commencer l'envoûtement. Inutile de

## *Le crime de l'orfèvre*

me précipiter, j'avais largement le temps de tout organiser avant l'heure prévue. Afin d'être au meilleur de ma forme, je m'octroyai une plage de repos salutaire. L'idée m'en était venue au regard de l'avance que j'avais prise dans mon organisation. Shamina allait être tout étonnée de voir le résultat de mes préparatifs.

Tout le jour, la Chose avait chuchoté dans les ténèbres en se rapprochant inexorablement. J'avais passé l'après-midi à écouter chacun de ses pas, dont le son n'avait cessé de grandir, accompagné d'un bruit de succion qui évoquait une pénible marche dans un marécage.

L'intolérable attente s'était prolongée jusqu'aux derniers rayons du soleil, augmentant mon calvaire. Maintenant que la nuit était avancée, la Chose se trouvait sur le seuil, prêt à m'envahir à nouveau. Ma peur avait atteint à son paroxysme, en percevant qu'elle cherchait à entrer. Les extrémités de ses appendices hideux cognaient mon esprit avec impatience, faisant trembler mes barrières mentales. Je bandai ma volonté pour lui résister, pour ne pas entrouvrir la porte, malgré son insistance grandissante. Mes mains se plaquaient contre mes oreilles dans un ultime



## *Le crime de l'orfèvre*

geste de protection pour ne plus l'entendre, pendant qu'un hurlement de terreur s'amplifiait dans mon esprit. Pourtant, rien n'y fit. Je ne réussissais pas à repousser la démoniaque influence de la Chose. Les prémices de ma défaite se concrétisaient un peu plus à chaque instant passé ; les larmes coulaient en rigoles le long de mes joues et les sanglots m'étouffaient de devoir me résigner. Vaincu, j'abandonnai le combat pour me rendre, laissant la voix impérieuse de la Chose me dicter ses volontés. En bon disciple, à force d'écouter, je compris ses directives.

Avec fermeté, mes doigts se saisirent du poignard posé sur la commode de chevet. Un demi-tour me plaça en bonne position.

Shamina me regarda, les yeux exorbités, secouant la tête dans tous les sens en criant au travers de son bâillon. Elle était attachée sur mon lit, les bras et les jambes fixés en croix aux montants. J'ouvris sa chemise et en écarte les pans, puis coupai délicatement la lanière reliant les balconnets de son soutien-gorge, afin de les dégager.

Mon index appuya sous son sein gauche pour trouver où battait son cœur, afin de mieux le localiser. Je dus m'y reprendre à plusieurs fois tant elle bougeait. Mais

## *Le crime de l'orfèvre*

après quelques tâtonnements, le centre de la cible fut identifié. Je plaçai la pointe du couteau au bon endroit. Shamina avait le visage crispé d'effroi et ses prunelles écarquillées me lançaient un appel à la pitié auquel je ne répondis pas, me contentant de regarder la zone où je devais agir. Je voulus lui dire que ce ne sera pas long, mais à quoi bon ? J'enfonçai lentement la lame affûtée pour ne pas buter sur une côte. Du sang commença à perler de la blessure, qui s'élargit. Elle se recroquevilla, cherchant à disparaître dans le matelas pour échapper à la douloureuse pénétration, tandis que mon bras pesait impitoyablement sur le manche du couteau. Je sentis le métal glisser sur l'os et disparaître soudainement, englouti dans les profondeurs des chairs. Une légère résistance et un soubresaut de Shamina, m'informa que j'avais atteint le muscle du cœur. Je relâchai l'étreinte de la dague, laissant son corps se tendre en arc de cercle, ne voulant pas risquer de dévier la lame à côté de l'organe. Je caressai doucement le front de la jeune femme pour calmer son anxiété, puis y déposai un baiser. J'attendis patiemment qu'elle fût apaisée ; malheureusement, sa poitrine continuait à se soulever avec tumulte. Subitement déterminé, j'appuyai sur le manche

## *Le crime de l'orfèvre*

pour enfoncer dans le cœur de Shamina le restant du tranchant jusqu'à la garde. Avant qu'elle ne retombât inerte comme un pantin, au moment de sa mort, le spasme de la jeune femme m'effraya par sa violence.

C'en était fini, la Chose me remercia et me complimenta pour mon obéissance.

Alors, sans transition, comme pour célébrer la puissance du vainqueur, l'inférieure ritournelle entendue dans la pyramide se déchaîna à nouveau, reproduisant le même cérémonial. L'oppression m'enserra, pour me faire revivre ces terribles moments. D'épaisses volutes de brouillard envahissaient la chambre, semblant sortir des murs, pendant qu'une odeur pestilentielle se répandait partout. N'y tenant plus, je quittai brutalement mon logement, mais, arrivé sur le palier, je ne sus où aller, me demandant si je n'avais pas encore fait un mauvais rêve. J'attendis un moment, à m'interroger si mon mental ne me jouait pas des tours en faisant naître toutes ces hallucinations.

Décidé à m'assurer de la vérité, je retournai dans mon appartement. Je longeai le couloir qui conduisait à ma chambre. La porte était entrouverte. Dans un silence

## *Le crime de l'orfèvre*

pesant, je poussai lentement le battant, mais j'arrêtai ce geste, percevant de curieux petits bruits, pareil à des clapets qui s'entrechoquaient. Je restai à écouter quelque temps, incapable de faire un mouvement, cherchant à deviner l'origine de ces sons, sans parvenir à identifier leur cause.

Rassemblant tout mon courage, j'ouvris en grand la porte de la chambre. À cet instant, une effroyable vision assaillit mes yeux et fit jaillir de ma bouche une exclamation d'effroi !

Une vapeur grisâtre flottait au-dessus de mon lit. Au travers de la couche brumeuse, se distinguait une forme hideuse, posée sur le matelas, qui me fit claquer des dents sans retenue. C'était une sorte de motte polymorphe à la peau noire, luisante dans les reflets de l'ampoule électrique, qui m'observait de son œil de cyclope. Celui-ci, se situait dans la partie supérieure en forme d'obus. En dessous, un repoussant bec de calmar proférait des ricanements stridents qui agitaient la masse gélatineuse de ce monstre, assise sur une poupée de chiffons sans tête. La nausée qui monta et s'amplifia, étouffa mon cri de désespoir. Je n'avais qu'une envie, c'était de fuir à toutes jambes cet antre de

## *Le crime de l'orfèvre*

l'enfer, mais happé par un puissant tourbillon, je ne sombrais sans transition dans les ténèbres.

Quand j'ouvris péniblement les yeux, j'étais à moitié dans l'obscurité. Une curieuse sensation me saisit. Je me trouvais dans un lieu silencieux, totalement inconnu. Cela ressemblait à un bocal, ou plutôt à une sphère. Une question s'intercala au milieu de mon observation : comme avais-je pu atterrir là ? C'était une situation tout à fait incongrue. L'endroit n'avait pas l'air hostile, la température ambiante était égale, ni chaude ni froide. Aucune humidité ne suintait de la paroi convexe d'où provenait une douce clarté. J'avançai jusqu'à toucher la cloison, découvrant qu'elle était molle, puis dure et résistante lorsque l'on appuyait dessus. C'était une matière faiblement translucide : en posant un œil, je m'aperçus même que l'on pouvait même distinguer au travers, comme lorsqu'on regarde derrière une vitre fortement teintée.

Devant moi, se découvrait une étendue étonnante qui ressemblait à une sorte d'immense plancher en bois. Des instruments de proportions importantes se dressaient sur cette surface. Du fait de la convexité de mon

## *Le crime de l'orfèvre*

observatoire, ces objets étaient déformés, ce qui m'obligeait à coller mes yeux contre la paroi pour tenter d'en apprécier l'exactitude des formes. C'était de gigantesques outils métalliques qui d'ailleurs à bien les observer, en dehors de leur proportion, me semblaient presque familiers. Concentrant mon attention, je cherchai à comprendre à quels usages ils étaient destinés, car je n'avais jamais rien vu de comparable. Tout d'un coup, des convulsions me ravagèrent, et se renforcèrent selon un rythme insupportable. Je n'en croyais pas ma vue et, en même temps, j'étais fasciné de terreur par la révélation qui s'offrait à mon regard. Au travers de la paroi translucide, j'apercevais la pierre noire, en forme d'œuf posée sur son trépied, se reflétait dans le miroir, d'une dimension impressionnante, de mon atelier, et, ces choses qui s'étaient devant moi, c'étaient mes outils posés sur mon établi ! Je voyais cet univers incroyable du dedans de la pierre noire où, je ne sais par quel sortilège, on m'avait précipité, ni comment l'œuf était revenu à son point de départ. Toute l'abomination de ma situation m'apparaissait dans sa monstrueuse réalité. Anéanti, je tombai à genoux en poussant des hurlements de dément.

## *Le crime de l'orfèvre*

\* \* \*

« Avez-vous pris connaissance de mon courrier, commissaire ?

– C'est précisément ce qui justifie ma présence Professeur Van Trope.

– Qu'en pensez-vous ?

– Il arrive parfois qu'un individu s'accuse d'un crime, par remords ou par mythomanie, c'est pourquoi je suis ici pour l'interroger, car l'aventure qu'il vous a narrée est des plus rocambolesques. Comme la mystérieuse disparition d'une soi-disant Mme Van Bruck, celle-ci n'ayant jamais eu d'existence légale. M. Van Bruck, après vérification, est célibataire. Mais il est possible que notre présumé assassin fasse allusion à une maîtresse occasionnelle, ou bien à une personne ayant usurpé cette identité, ou encore qu'il ait attribué cette relation à une étrangère qu'il aurait trucidée. Seulement, en l'absence de cadavre, j'ai besoin que cette personne me fournisse des informations précises, car ses aveux et l'épouvantable

## *Le crime de l'orfèvre*

description de l'assassinat ont la connotation des vantardises d'un psychopathe. C'est même un trait de caractère du serial-killer qui va finir par nous dévoiler qu'il a trucidé et fait disparaître des ribambelles femmes.

— Vous allez le voir. Sans doute va-t-il vous donner plus de détails, mais avant, je me dois de vous éclairer sur sa pathologie. Il semblerait que ce patient soit atteint d'une forme d'affection mentale qui provoque la perte du contact avec la réalité et un repli pathologique sur lui-même, le conduisant à se couper, progressivement, de son environnement sociétal jusqu'à une totale régression. Nous avons aussi diagnostiqué chez lui une photophobie, qui l'oblige à porter en permanence des lunettes à verres très foncés. C'est d'ailleurs une des caractéristiques insolites de sa maladie, justifiant en partie son attitude.

— Sa confession, vous l'avez bien recueillie lors de vos conversations ? », interrompit le commissaire Goth.

« Si l'on peut dire, rétorqua le médecin, mais sous la forme d'entretiens inattendus. En effet, nous conversons par code télégraphique. Au début de son séjour, il passait de nombreuses heures à tapoter sur la table avec une pièce de monnaie. Ayant attribué ces agissements à une



## *Le crime de l'orfèvre*

manifestation fébrile de sa psychose, je n'ai pas compris que c'était moyen de communication. Par boutade, c'est l'infirmier de garde qui m'a mis sur la voie en suggérant que ce mode opératoire pourrait être du morse. Afin de vérifier cette possibilité, j'ai engagé un spécialiste de ces transmissions. Cela m'a permis de bavarder avec lui.

— Vous voulez dire que tous vos dialogues ne se sont déroulés qu'en morse ? », fit le policier, interloqué.

« Tout à fait. De la brève longue, points traits, points traits, *et cætera*.

— Pourquoi refuse-t-il de s'exprimer à voix haute ? », demanda, surpris, le fonctionnaire.

« Cela constitue l'originalité la plus intéressante des troubles de son aliénation, dont la logique reste confondante. Pour lui, à la suite d'une manipulation effectuée par une entité qui l'aurait piégé en lui faisant prendre sa place, il est enfermé dans une sorte d'œuf en pierre. D'où l'impossibilité de se faire entendre.

— Il est complètement dingo ! S'il a assassiné une femme, il n'avouera sans doute jamais où il a transporté le corps.

## *Le crime de l'orfèvre*

— Néanmoins, il manifeste le désir de sortir de sa prison. S'il est vraiment coupable, il acceptera, en échange de sa délivrance, de vous donner ce renseignement.

— Et il me signera des aveux en morse ? », objecta, sarcastique, le policier.

Puis, reprenant un ton sérieux :

« Lors de ses narrations, a-t-il changé la version de l'histoire extravagante que vous avez consignée dans votre rapport, depuis la proposition de M. Van Bruck, jusqu'à la fin tragique de son... épouse ?

— Non, il ne se contredit jamais. Pas une seule fois, je n'ai pu le prendre en défaut.

— Une erreur de « traduction » est-elle envisageable ?

— Absolument pas. Le sergent Helder fait autorité en la matière. Et, de plus, tout a été enregistré pour ne laisser aucun doute. Comme vous l'avez lu, c'est le fidèle compte rendu des faits qu'il aurait vécus ! D'ailleurs, vous allez vous en rendre compte par vous-même, c'est l'heure de notre entrevue quotidienne », termina le professeur en se levant.

## *Le crime de l'orfèvre*

Après avoir franchi un couloir desservant des portes capitonnées, le professeur fit entrer le commissaire dans une pièce où était inscrit sur la porte : Unité de surveillance. À l'intérieur se trouvait un panneau, constitué de moniteurs vidéo recouvrant en partie le mur du fond, relié à un pupitre de commande devant lequel étaient installés deux infirmiers. Un jeune homme en uniforme de soldat attendait un peu à l'écart.

« Commissaire, je vous présente notre traducteur, le sous-officier Helder, des transmissions de l'armée de terre. Voici un carnet sur lequel vous pourrez poser vos questions. N'adressez pas la parole directement à Jonathan, recommanda le professeur. De toute façon, il ne vous entendrait pas. Je vais vous présenter comme un occultiste susceptible de rompre le charme qui le retient prisonnier. C'est sa dernière suggestion, puisque je suis censé chercher des solutions pour le libérer.

— Il ignore où il se trouve ?

— Tout à fait, ainsi que ma qualité de psychiatre. Pour lui, je suis une sorte de savant, un peu chef spirituel, maître spécialisé dans la science des phénomènes paranormaux. Cela m'a permis de l'interroger librement et

## *Le crime de l'orfèvre*

d'en apprendre davantage sur les aspects de son déséquilibre. D'ailleurs, après « l'entrevue », je vous ferai part de mes conclusions, qui vont vous étonner. »

Ayant terminé son propos, le professeur fit asseoir le commissaire et le « traducteur » à ses côtés, devant le pupitre de contrôle. Van trope manipula ensuite divers boutons et une image apparue simultanément sur deux écrans plats, qui dévoilaient une pièce rectangulaire dans laquelle il y avait un lit. Sur le mur opposé une télévision était fixée en hauteur, près du plafond. Une table en bois et une chaise, complétant le mobilier, étaient placées en face de l'appareil.

« Comme vous pouvez le voir, remarqua le professeur, nous avons une vue d'ensemble grâce aux deux caméras dissimulées dans les coins opposés de la chambre d'isolement, ce qui permet de visualiser en permanence où se trouve le patient, ceci pour des raisons de sécurité lorsque qu'un gardien, par exemple, entre dans la pièce. La partie sonorisation est assurée par des micros et des haut-parleurs camouflés dans la cloison du mur afin de fournir une parfaite communication. »

## *Le crime de l'orfèvre*

Ensuite, le professeur enclencha, l'enregistrement, avant d'ajouter en se tournant vers le policier :

« Je vais activer le micro par lequel nous allons communiquer, à partir de ce moment aucune parole ne devra être prononcée.

Le professeur, tourna un interrupteur sur la console avant d'écrire quelques mots sur son cahier, et le soldat se mit à frapper, à l'aide d'une pièce de monnaie, *des coups* sur le bois d'une tablette qu'il avait positionné devant le micro.

À l'audition du « bruit », un jeune homme, aux cheveux abondants d'un noir de jais, allongé sur le lit, se leva, vint s'asseoir devant la table et sorti une pièce de monnaie de sa poche.

« — ... —, Bonjour Jonathan. Aujourd'hui, je suis venu avec M. Goth, un éminent spécialiste des pratiques occultes. Il se propose de chercher avec moi une solution pour vous libérer. »

« C'est fort aimable à vous, Professeur. »

## *Le crime de l'orfèvre*

Le commissaire se mit à griffonner sur le cahier qu'il montra à son voisin. D'un signe de tête, celui-ci approuva.

« Jonathan, M. Goth aimerait savoir ce qu'il s'est passé avec Mme Van Bruck ? »

Jonathan ferma les paupières, laissant l'image de Shamina emplir son esprit. Il revoyait la jeune femme debout, devant son miroir, prenant la pose pour examiner sa toilette, essayant pour lui toutes sortes de vêtements, arrangeant de quelles retouches son maquillage. Il avait le goût de ses lèvres sur sa bouche, le parfum de sa chair sur ses mains, la tiédeur de son épiderme soyeux sur bout de ses doigts. Le film de leur relation, dans ses détails intimes, fit renaître la nostalgie de Shamina, de son existence perdue et sacrifiée. Puis, sans transition, une scène saisit Jonathan d'épouvante, agitant son corps d'intenses frissons. Sur le lit, gisait Shamina, un poignard enfoncé dans la poitrine.

Deux larmes coulèrent sur les joues du jeune homme pendant qu'il tapotait sa réponse.

« Elle est morte. »

« Jonathan, comment cela est-il arrivé ? »

*Le crime de l'orfèvre*

« Je l'ai tuée. »

« Mais pour quelle raison ? »

« Parce qu'il me l'a ordonné. C'est lui qui a guidé mon bras. »

« Qui est-ce lui ? »

« Le Ligû. Celui qui vient de nulle part. Il m'a obligé à agir de la sorte. »

« Vous auriez pu refuser de lui obéir ? »

« Je ne pouvais pas, il avait envahi mon cerveau. »

« Comment savez-vous que c'était Mme Van Bruck ? »

« Elle me l'a dit lorsqu'elle m'a rendu visite à l'atelier. »

« Vous prétendez l'avoir tuée chez vous. Où avez-vous mis le corps ? »

« Après le meurtre, j'ai eu un malaise. Pourtant, je garde le souvenir d'avoir vu le monstre »

« Vous avez entraperçu l'entité ? Pouvez-vous me la décrire ? »

« Cela reste confus dans mon esprit. C'était une apparence de matière répugnante ressemblant à un

## *Le crime de l'orfèvre*

monticule dont l'extrémité supérieure ovoïde était recouverte d'une membrane visqueuse et luisante, de coloration anthracite. La chose me fixait de son œil unique qui pénétrait jusqu'au fond de ma conscience pour dicter sa loi. Sa bouche, formée de lames cornées qui claquaient les unes contre les autres, ressemblait à celle d'un poulpe d'où s'échappaient des sifflements perçants. C'est à ce moment que j'ai perdu connaissance. Lorsque j'ai repris mes esprits, j'étais revenu à mon atelier et prisonnier dans l'œuf ».

Le commissaire regarda le psychiatre, une expression de stupéfaction modelant son visage au terme de cette extravagante conversation.

« C'est parfait Jonathan. Maintenant, nous allons réfléchir au meilleur moyen de vous aider. »

« Merci Professeur. »

Dès son retour dans le bureau du médecin, le commissaire commenta ses impressions.

« De ma vie, je n'ai jamais assisté à un tel interrogatoire aussi surréaliste ! À première vue, il paraît



## *Le crime de l'orfèvre*

avoir un comportement assez pondéré, bien que ses péripéties le soient moins. J'ai remarqué qu'il est très habile dans l'emploi du morse.

– Il m'a confié avoir fait son service militaire dans un régiment de transmission, ce qui explique son adresse.

– Néanmoins, je ne suis guère plus avancé. L'enquête a montré, en l'absence de toute trace de sang et d'ADN étranger, qu'il n'avait pu agir chez lui, mais rien ne permet d'affirmer que cela ne s'est pas produit ailleurs. Et je vais peut-être me retrouver avec un cadavre ou même plusieurs repêchés on ne sait où !

– À mon avis, vous faites fausse route, commissaire.

– Pourtant, cet individu, à la lumière des faits qu'il raconte, ne me paraît pas posséder toute sa raison !, rétorqua sobrement le policier. Même si ses manières ont un aspect sensé, l'expérience montre que, bien souvent, ce genre de déséquilibré manifeste cette apparence jusqu'au moment où il dérape.

– C'est une manière de définir son état, non de le corroborer.

## *Le crime de l'orfèvre*

— Je ne vois pas ce qu'il y a, à démontrer, en dehors de sa folie.

— Détrompez-vous. Toute cette mise en scène découle de la volonté de Jonathan à sortir d'une impasse.

— J'aurais pensé le contraire, Professeur. D'ailleurs, il y a tout de même quelque chose dans son attitude qui m'échappe. Il nous regarde par l'intermédiaire du moniteur vidéo, n'a-t-il pas conscience que ce n'est qu'un simple appareil reproduisant des images ?

— Son champ visuel est affecté par sa pathologie qui déforme son environnement. Dans l'esprit Jonathan, la télévision est une ouverture sur le monde extérieur. C'est d'ailleurs ce que je lui ai suggéré afin de le conforter dans ses convictions d'être retenu dans la structure minérale qu'il s'est inventé.

— Alors, vous le manipulez.

— Disons plutôt que je guide un patient sur la voie de sa guérison. Cela fait partie de la thérapie, je dois l'amener progressivement à franchir des étapes comportementales. Donc, il fallait partir de ses bases personnelles pour évoluer dans la bonne direction.

## *Le crime de l'orfèvre*

Derrière ses lunettes fumées, Jonathan nous voit comme des géants à l'extérieur : lui enfermé dans une pierre ovale, environ de la taille d'un œuf d'autruche, et nous derrière la paroi de sa prison. Jonathan n'a aucune idée des dimensions réelles de ce qu'il observe.

– Tout de même, il est bien en relation avec le gardien qui lui apporte à manger ? S'il le touchait, il constaterait qu'ils sont tous deux, de proportions identiques et que rien ne les sépare ?

– Sans doute, mais Jonathan ne raisonne pas comme vous. La conviction de sa situation est très ancrée et domine toute sa conduite. Lorsqu'un infirmier lui apporte son repas, dans l'esprit de notre malade, c'est un serviteur d'une sorte de zone inaccessible, avec lequel le jeune homme ne peut avoir aucun contact. Dedans, il vaque aux occupations ordinaires d'un pensionnaire. Il a un cabinet de toilette, une salle de bain et tout le confort nécessaire, propre à lui assurer une vie décente dans ce lieu où il est confiné. D'ailleurs, Jonathan m'a décrit son univers comme un endroit très fonctionnel.

– Il ne manifeste pas le désir de s'informer sur le monde où il était encore récemment ?

## *Le crime de l'orfèvre*

– Ce serait un réel progrès. Lorsqu'il n'est pas sollicité par une « conversation », Jonathan reste allongé en permanence sur son lit.

– L'histoire de la légende de la prêtresse Kasunira, il l'a inventée ?

– Jonathan fréquentait une société ésotérique adepte des traditions secrètes, comme la magie, la sorcellerie et d'autres pratiques plus ou moins d'un style maléfique. Il a dû être influencé par ses enseignements. Cependant, on remarque, dans la légende de la prêtresse Kasunira, une allégorie ayant une certaine similitude avec la propre mise en scène de Jonathan, qu'il serait intéressant de décortiquer.

– Comment pouvez-vous affirmer qu'il ne soit pas un dangereux criminel en puissance ?

– Tout à l'heure, j'ai évoqué mes conclusions ; à présent, vous allez les entendre. Quand on m'a amené Jonathan, il était en état de catalepsie. Avant de perdre conscience, il s'était mis à pousser des hurlements de dément. Son employeur, ne parvenant pas à le calmer, avait, sous le coup de la frayeur, appelé la police. À son

## *Le crime de l'orfèvre*

réveil, si l'on peut dire, j'ai constaté immédiatement que la lumière faisait souffrir Jonathan. Cependant après l'avoir appareillé de lunettes adéquates, filtrant au maximum la lumière et qu'il porte en permanence, sa condition s'est stabilisée. Ensuite, lorsque j'ai compris comment entrer en relation avec lui, le terrain s'est progressivement décanté. Je vous passe les détails des interrogatoires qui ont permis la remontée dans sa mémoire de ses souvenirs, refoulés, pour en arriver à l'essentiel. C'est finalement Shamina qui m'a mis sur la voie. Ayant acquis la certitude qu'elle n'avait aucune existence physique, je me suis interrogé sur le pourquoi de sa création et sur la raison qui poussait Jonathan à vouloir faire disparaître Shamina. Il aurait été facile de diagnostiquer une altération du psychisme de Jonathan qui le poussait à l'affabulation, en y associant l'ensemble de son histoire. Or, pour bien comprendre le cheminement de ses motivations, il convient de se pencher sur le passé médical de Jonathan, en remontant à la période de sa naissance. Lorsque j'ai retrouvé le compte rendu hospitalier, sa lecture m'a fortement éclairé. Après l'accouchement, les parents de Jonathan ont été confrontés à une rude épreuve. L'obstétricien avait constaté une

## *Le crime de l'orfèvre*

anomalie génétique situant le nourrisson à la frontière des deux sexes. Autrement dit : une intersexualité congénitale. Une opération a été consentie pour remédier à cette ambiguïté, favorisant une évolution vers un phénotype masculin. Sa famille a caché son état à Jonathan, pensant que l'oubli était le meilleur remède. Dans l'intervalle, ses parents sont morts dans un accident de la route. Fils unique, il fut confié à sa grand-mère, qui assura son éducation en ignorant tout de sa situation antérieure. Seulement, les antécédents de Jonathan ont resurgi à l'époque de sa puberté et, en l'absence d'un suivi médical, des troubles psychologiques ont fait leur apparition exacerbée à l'âge adulte, pour lui façonner progressivement une double personnalité. Extérieurement, il était Jonathan, mais, à l'intérieur, existait Shamina, qui prenait vie dans l'intimité de son logement, d'où le nécessaire et les accessoires à maquillage qui vous ont, commissaire, égaré sur une fausse piste. De même que les habits de femme trouvés chez le jeune homme n'étaient pas la preuve, comme vous l'avez supposé en commençant votre enquête, que Mme Van Bruck s'était installée chez le maître joaillier. Le conflit engendré par cette situation a trouvé son

## *Le crime de l'orfèvre*

aboutissement lors de la réparation d'une copie d'un œuf de Fabergé, avec aussi la solution pour franchir la frontière de cette dualité qui avait engendré une douleur morale depuis son adolescence, éloignant Jonathan d'une possible relation normale avec ses semblables.

— Après un entretien avec le patron de Jonathan, ajouta le policier, j'ai compris que la mystérieuse pierre noire confinée dans un coffret en bronze était une pure fiction, mais je ne m'expliquais pas comment cela s'imbriquait avec le mobile du meurtre de Shamina, ni pourquoi le maître joaillier avait inventé l'histoire de la femme de Van Bruck.

— C'est précisément le point important. Shamina devait sortir du monde virtuel pour être en mesure de disparaître. En faire la femme de son client métamorphosait celle-ci dans la réalité. Cela m'a semblé évident en me remémorant une expression de Jonathan pour décrire ce qui émanait de Shamina. Il a dit : « comme le soleil propageait sa lumière ». C'était l'instant du passage de Shamina dans le monde physique. Elle avait enfin franchi cet espace décisif, si infinitésimal qu'il soit, qui sépare l'imaginaire du réel.

## *Le crime de l'orfèvre*

— Vous venez de me fournir, Professeur, une explication, mais cela ne nous dit rien de la possibilité qu'il ait tué une autre femme.

— Au contraire ! Dans l'esprit de Jonathan, il a vraiment tué Shamina. La démonstration est contenue dans la fin de son rêve, lorsqu'il succombe sous la puissance psychique de l'entité. Les hallucinations psychosensorielles du jeune homme, sous des formes visuelles, auditives et olfactives, épreuves caractéristiques de son traumatisme mental, l'ont convaincu de la réalité de son aventure. C'est la puissance du symbole de son surmoi, devenant le grand ordonnateur des décisions qui allait conduire Jonathan sur la voie de la soumission. Ainsi, celui-ci était déchargé de la responsabilité des événements qui le culpabilisaient. La mort de Shamina, symbole d'une autre vie, favorisait le retour de Jonathan vers la gestation maternelle dont il doit ressortir purifier. C'est cet état qui est incarné par l'épreuve du passage dans l'œuf, instrument de son salut. Il recommence, en quelque sorte, sa vie depuis le début, mais sans aucune anomalie.

— En somme, le mythe de la mort et de la résurrection.



## *Le crime de l'orfèvre*

– Assurément. Sa symbiose dans la pierre taillée en fera un être nouveau.

– Pensez-vous vraiment le guérir, Professeur ?

– C'est l'axiome de tout médecin que de désirer le bien-être de ses patients. D'ailleurs, j'ai bon espoir qu'ayant tourné son regard vers l'orient, Jonathan trouve la vraie lumière qui va illuminer son âme, car, au-delà des apparences, c'est Jonathan lui-même qui a initié sa future guérison.

– Une dernière question, Professeur. D'où lui est venu le choix du prénom Shamina ?

– Vous ne le saviez pas ? Sa grand-mère est originaire du nord de l'Inde. »